Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 9

Artikel: Un coeur, oui ou non ?
Autor: Musy, Louisa
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-227368

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les années passèrent. Les sœurs de Louisa Musy se marièrent. Sa mère mourut. Elle vécut longtemps avec son frère jusqu'à ce jour du 30 avril 1942 où elle est décédée après une longue maladie supportée avec une sérénité admirable.

La qualité dominante de cette femme d'élite, c'était sa grande modestie. Jamais on ne pouvait l'amener à parler d'elle, de ses écrits, de ses projets littéraires. Elle avait l'art de détourner la conversation afin de vous amener à parler de tout autre chose que d'elle-même.

Sa véritable formation s'est faite dans la grande paix des prairies et des bois, parmi les gens de son village natal qu'elle regardait vivre. Son amour de la nature, sa prédilection pour les milieux paysans où l'on est dépourvu d'artifices et de complications, ont marqué son caractère et lui ont donné ce moral sain, honnête et optimiste que nous retrouvons dans tous ses ouvrages. Elle excella toujours dans la peinture des âmes qui vivent près de la terre. Elle a pu évoquer avec bonheur les paysans dans leurs occupations journalières, puisque le travail est la nécessité de la vie humaine.

Les romans de Louisa Musy ont été édités par la maison Spes et sont sortis des presses de l'Imprimerie J. Bron à Lausanne. C'est d'abord *Le creux au loup*, ce drame campagnard qui se déroule entre deux familles que domine la passion de la terre. Puis ce fut *La promesse*, récit d'un bonheur qui semble détruit et qui renaît de ses cendres. Viennent ensuite *Un billet de cent francs* et *Tout ira bien*, qui évoquent tous deux des épreuves à surmonter. Enfin, le dernier paru, *L'héritage de tante Cécile*. La plupart de ces ouvrages sont illustrés de dessins de Mme M.-L. Bron. Nous savons qu'ils ont pris place dans la plupart des bibliothèques de nos villages où l'on sait honorer les écrivains du terroir.

Le roman rustique a souvent été abordé par des écrivains de milieux différents. Cependant, il ne suffit pas, pour décrire ces milieux-là, de parler un langage simple. Il faut avoir vécu près d'eux pour peindre certains personnages. Il faut savoir concilier la vérité de leur langage et les exigences de l'art. C'est l'académicien Ferdinand Brunetière qui disait à propos des romans ruraux : « Il n'y a rien de si difficile que de borner le vocabulaire des gens que l'on fait parler aux limites exactes de leur petit univers intellectuel et moral. »

C'est bien ce qu'a su faire Louisa Musy en prenant, pour les exprimer, les thèmes éternels de la vie rustique.

Voici, pour illustrer ce qui vient d'être dit, une brève nouvelle de notre romancière :

Un coeur, oui ou non ?

René, ce soir-là, était bien découragé. Dans sa petite chambre de garçon, où il y avait quatre pièces de mobilier, un bout de tapis, des livres, une pile de vieux numéros du *Gymnaste suisse*, des pipes et un revolver pour faire au grand garçon, il fit longtemps les cent pas, ce qui représentait beaucoup d'allées et venues, car la dite chambre n'avait guère que trois mètres sur deux mètres cinquante. Puis, il tira un soupir de la profondeur de ses poumons, passa nerveusement la main dans ses épais cheveux, et finalement donna un coup de poing sur la table, ce qui fit sursauter trois pommes et un encrier...

— A-t-elle un cœur, oui ou non, cette Marcelle ? dit-il presque à haute voix, avec une femme qui n'a point de cœur, je ne marche pas... Si ce n'est qu'un béguin, s'il ne s'agit que de danser, d'aller ensemble au ciné, voir des matches, faire

des tours à moto, rire, bavarder, s'embrasser... Eh bien, alors, non, il n'y a pas besoin qu'elle en ait un de cœur, non. Mais, si c'est pour l'amour, pour le mariage, pour élever des enfants, pour pleurer ensemble, pour vivre ensemble jusqu'à septante ans et plus, alors là, il faut un cœur, un cœur sensible, un cœur chaud, il faut du dévouement, de la patience, de l'amour et tout le tralala. Est-ce que Marcelle est comme ça, oui ou non ?...

Une fois, il l'avait vue émue en traversant un village, parce qu'une mégère giflait un enfant qui pleurait. A toute force, elle avait voulu descendre de la machine pour aller donner du chocolat au pauvre petit... Oui... Mais, ç'avait été tellement passager. Mais, l'autre semaine, quand il avait eu ce bête de petit accident à l'atelier, et qu'il était venu au rendez-vous, en boitant un peu avec un sparadra sur la joue, au lieu de la sympathie qu'il escomptait (des exclamations de pitié, des « Quand je pense à ce qui aurait pu arriver », des « Quelle horreur ! qu'est-ce que je serais devenue s'il t'était arrivé malheur ? »). Au lieu de ça, elle avait ri, de son joli rire en cascade qu'il aimait tant d'habitude, mais qui lui avait paru déplacé cette fois, elle lui avait dit un tas de sottises : qu'il avait voulu se rendre intéressant, que sous ses pansements, il n'y avait pas la moindre égratignure, et qu'à la joue, il s'était fait une estafilade avec son rasoir... Non alors, réellement, il ne l'avait pas trouvée chic.

Et c'était depuis ce moment-là qu'il en était à se demander si elle l'aimait, si elle le soignerait quand il serait malade, et enfin, si elle avait un cœur. Il fallait que, le plus tôt possible, il tirât cela au clair. Mais comment faire ? Il ne pouvait pourtant pas lui demander : « Marcelle, as-tu un cœur, oui ou non ? » Elle éclaterait de rire et lui affirmerait qu'elle n'en avait point, qu'elle ne saurait pas qu'en faire, que d'ailleurs, ce n'était plus la mode, et que si elle s'apercevait qu'il lui en poussait un, elle le ferait ôter en même temps que l'appendice... Oui. Quand la reverrait-il pour lui poser cette intelligente question ?... Aujourd'hui, c'était vendredi, demain elle ne sortirait pas, ayant à finir cette belle robe dont elle parlait tant, et qu'elle mettrait dimanche pour aller à Berne, faire ce tour en auto que Roland leur offrait. Ils avaient rendez-vous dimanche à neuf heures, devant chez elle, et elle se réjouissait comme une folle... Cette belle robe, cette course en auto, elle ne parlait que de ça. S'il arrivait un contre-temps, si par exemple lui-même, René, venait à être empêché, elle irait quand même, sûr et certain. Elle mettrait sa belle robe et s'inquiéterait de lui comme des ours de Berne...

Cette supposition lui fut si pénible, qu'il poussa un petit juron et donna un coup de pied dans le tas de copeaux qui était devant lui... Est-ce que vraiment, s'il était malade dimanche, elle s'inquiéterait de lui comme des ours de Berne et partirait quand même avec sa belle robe... Il cessa de travailler et se mit à réfléchir. Il fallait qu'il sache à quoi s'en tenir à la fin, et si sa jolie, gaie et délicieuse Marcelle avait, oui ou non, un cœur...

Marcelle, cependant, en ce dimanche matin, avait peine à retenir des cris de joie ! Ce ciel bleu, ce temps merveilleux, ce grand soleil, cette circulation dans les rues en fête, ces jolies robes... Que la vie était belle et charmante !... Elle aussi allait mettre une jolie robe, descendre dans la rue, monter dans une auto qui la conduirait par de délicieux chemins dans une belle ville où elle passerait tout un beau dimanche. Quel bonheur !...

On sonna. La maman alla répondre, puis appela : « Marcelle, M. Dupont te fait dire qu'on te demande au téléphone. »

Etonnée, Marcelle courut. Est-ce que l'ami de René ne pouvait pas venir la chercher ? Est-ce qu'il avait gâté sa machine ? Est-ce qu'il avait la grippe ?

— Allô !, qu'y a-t-il ?

Une voix étrange lui répondit, une voix de tête, en fausset, et qu'elle ne connaissait pas. Elle ne comprenait que des lambeaux... René... un accident... à l'hôpital. Aller à Berne quand même...

Le soleil, la joie, tout s'éteignit du coup. Elle avait froid, elle tremblait. Elle atteignit le tram pourtant, et partit pour l'hôpital. Les autres voyageurs regardaient avec pitié cette pauvre jeune fille, vêtue d'une petite robe de travail, et qui, le visage caché dans son mouchoir, pleurait de gros sanglots qui la secouaient... Aller quand même à Berne !... Quel était l'idiot qui lui avait téléphoné ça ?... Qu'il aille, lui, à Berne et qu'on ne le revoie plus. Pourquoi ne lui avait-il pas dit plutôt si René avait beaucoup de mal... Oh ! mon Dieu, René ! mon René !... Il est peut-être mort !...

Quand elle descendit, elle avait le visage bouffi, le nez rouge, les lèvres tremblantes et les yeux noyés et rétrécis... Mais tout à coup, ces yeux, ils s'ouvraient tout grands et tout bleus... Entre elle et la porte de l'hôpital, il y avait quelqu'un qui, de toute évidence, était René, un René un peu pâle, mais souriant, habillé du dimanche et debout sur ses deux jambes.

— René, René, c'est toi, tu n'es pas mort ?

— Mort ? non, pas que je sache, par ce beau temps, tu ne voudrais pas !

— Où as-tu mal ? Que t'est-il arrivé ?

— Ce n'est rien, pas la peine d'en parler... Je suis tombé sur le dos, et j'ai seulement un peu mal au genou.

— T'ont-ils au moins fait une piqûre contre le tétanos ?... Voyons, René, tu es là à rigoler à moitié, comme si tout ça était très drôle, dis-moi au moins ce qui t'est arrivé et comment on t'a soigné.

— Tu sais, je suis tombé sur la tête, j'étais un peu étourdi... Je crois qu'ils m'ont donné... Voyons... Une cuillerée d'huile de foie de morue, je crois.

— Non, mais des fois...

— Non, je crois plutôt, une poudre d'aspirine ou quelque chose comme ça... Mais je me fiche pas mal de ce qu'ils m'ont donné. Ils m'auraient bien donné des crapauds pilés que ça ne me ferait rien du tout, tant je suis heureux.

— Comment ? demanda Marcelle vaguement inquiète, et supposant que cette chute sur le dos, le genou et la tête lui avait momentanément troublé la cervelle.

— Oui, heureux ! à présent, je sais que tu m'aimes puisque tu ne voulais pas aller à Berne sans moi.

— Tu me fais rire. Est-ce que je pouvais y aller seule avec ton ami, quand même j'en avais bien envie ? Pauvre moi, qu'est-ce que j'aurais pris ?

— Admettons, mais en tout cas, tu pleurais parce que tu me croyais mort.

Un instant, elle fut embarrassée, puis se mit à rire.

— Tu as cru que je pleurais pour toi ? Je pleurais parce qu'en montant dans le tram, j'ai reçu de la poussière dans les yeux...

Il éclata de rire, et, au grand plaisir de la concierge qui, de sa petite fenêtre les regardait, il lui passa un bras autour de la taille, et la serra contre lui.

L. Musy.

Tout père de famille économe possède un LIVRET DE DÉPOT à la

Banque Cantonale Vaudoise

Retrait jusqu'à mille francs par mois sans avertissement